

Les nombrils

Ça me tracasse beaucoup, dit Dieu, cette manie qu'ils ont de se regarder le nombril, au lieu de regarder les autres.

J'ai fait les nombrils sans trop y penser, dit Dieu, comme un tisserand arrive à la dernière maille et qui fait un nœud, comme ça, pour que ça tienne, à un endroit qui ne paraît pas trop... J'étais trop content d'avoir fini.

L'important, pour moi, c'était que ça tienne...

Et d'habitude, ils tiennent bien, mes nombrils, dit Dieu: mais ce que je n'avais pas prévu, ce qui n'est pas loin d'être un mystère, même pour moi, dit Dieu, c'est l'importance qu'ils accordent à ce dernier petit nœud, intime et bien caché.

Oui, de toute ma création, dit Dieu, ce qui m'étonne le plus et que je n'avais pas prévu, c'est tout le temps qu'ils mettent, dès que ça va un peu mal, à la moindre contrariété, tout le temps qu'ils mettent à se regarder le nombril, au lieu de regarder les autres, au lieu de voir les problèmes des autres...

Vous comprenez, dit Dieu, j'hésite, je me suis peut-être trompé.

Mais si c'était à recommencer, si je pouvais faire un rappel général, comme les grandes compagnies de voitures, si ce n'était pas trop de tout recommencer, dit Dieu, je le leur placerais en plein milieu du front...

Comme cela, dit Dieu, au moins ils seraient bien obligés de regarder le nombril des autres...

Auteur inconnu

«Geldgraben» ou le «fossé de l'argent»

par Bernard Grangier

Nous avion déjà le «Röstigraben» pour exprimer les différences culturelles entre la Suisse alémanique et la Suisse romande. Nous aurons bientôt le «Geldgraben». Si le premier a été amplifié artificiellement par les médias, le second risque de nous toucher beaucoup plus incidieusement et plus profondément.

Une des caractéristiques les plus marquantes du sous-développement est l'écart financier très important entre les riches et les pauvres. Il est évident dans les pays du tiers monde. Il commence à se creuser de manière significative chez nous.
Les fusions de grandes entreprises, accompagnées de mises au chômage sur de vastes échelles, deviennent monnaies courantes. Les PDG engagés pour ces opérations gagnent des millions, voire des dizaines de millions de francs en salaire annuel*. Economiquement parlant, l'opération est excellente puisque les fusions permettent de rationaliser, les chômeurs qui en résultent d'être mis à charge de la collectivité (seules les retraites anticipées restent à charge des caisses de pensions, mais il s'agit effectivement de chômage déguisé!); la bourse accueille avec effet immédiat ces dispositions et enrichit les actionnaires... Parallèlement, l'Etat lutte contre les cartels** pour favoriser la concurrence et l'économie répond par des trusts*** qui ont pour effet de supprimer la concurrence et d'appauvrir la vie économique d'un pays. S'il faut de grandes entreprises à l'échelle mondiale, il faut aussi savoir qu'elles sont des géants aux pieds d'argile (à cet égard, le cas de la banque Barings est exemplaire) qui – en cas de faillite – sont source de catastrophes économiques.

Le «small is beautifull» est bien loin des réalités économiques d'aujourd'hui. La variété et la multiplicité de petites et moyennes entreprises (PME) font souvent la force et la solidité économique d'un pays.

La tendance de plus en plus marquée à des solutions économiques de facilité fait le lit des révolutions sociales futures, le plus souvent au prix du sang. Faut-il nous laisser en ariver là?

Le sous-développement progressif de la Suisse peut nous faire comprendre celui du tiers monde, mais nous ne pouvons nous satisfaire ni de l'un ni de l'autre. Il devient urgent d'établir à l'échelle mondiale des codes de déontologie sociale qui permettent à l'homme de rester au-dessus des contingences purement économiques, où la responsabilité sociale des entreprises soit ancrée dans leur gestion. C'est à cette tâche qu'il convient de s'atteler sur les plans politique et pratique, avant qu'il ne soit trop tard.

(Cf. aussi dessin page 5)

*Par exemple, le PDG de Fokker, qui vient de faire faillite, gagnait 16 millions de francs par année. Timbre-t-il maintenant?

**Entente réalisée entre des entreprises indépendantes d'une même branche industrielle afin de limiter ou de supprimer la concurrence entre elles par des accords et une réglementation commune.

***Groupement d'entreprises qui, quoique conservant leur autonomie juridique, sont contrôlées par une société-mère, ou encore entreprises devenues très puissantes qui exercent une influence sur tout un secteur de l'économie.

Choisir la vie

par Gilbert Zbaeren

Il m'avait contacté il y a deux ans
En juillet
Période un brin plus tranquille
Il était de passage en Suisse et
Allait retourner au Cameroun

Il me contacte pour me laisser
Sur le dos, sur l'estomac,
Sur la conscience,
Une tâche
C'est comme ça que je l'ai compris.
Il m'avais repéré,
Nous nous étions côtoyés,
Nous avions partagé, collaboré...
Quelques années auparavant.

L'ami en question, il est
Responsable de l'E.P.A.
(L'Eglise protestante africaine).
Eglise qui s'est organisée, fabriquée,
A partir des Africains de cette région
En tenant compte de leurs langues
De leurs coutumes, de leurs habitudes,
De leurs racines.

Ce qu'il me demandait...
Simplement...
De voir comment pouvait
Se réaliser en Suisse romande...
Ce qu'il tente avec l'E.P.A.
«Créer des espaces de vie...
Dans un monde de mort»

«La planète est en train d'être
Saccagée par le profit, le pouvoir,
La réussite, l'exclusion, l'égoïsme...
Les chrétiens doivent se mettre avec
Tous ceux qui luttent pour la vie.

Il doit y avoir des signes concrets
Pour redonner espoir à ceux
Qui ont de quoi l'avoir perdu.
Pour créer ces espaces de vie
Au Cameroun dans notre Eglise
Nous remettons en valeur
Tous les petits métiers, artisanats
Echanges, trocs,
Qui revalorisent la vie des gens
Et surtout leur donnent
Des moyens de vivre
Des moyens d'être, d'exister.
Il faut seconder Dieu dans la création»

Et ça marche
Les gens cultivent de nouvelles choses
Retrouvent le troc
S'ils n'ont pas d'argent et
Se centrent de moins en moins
Sur la capitale... et sur le capital.

Et «ici» que faire, comment faire...
Je l'avais demandé à l'ami
Il devait avoir des idées...
Et bien... il m'avait fièrement dit
«Je ne sais pas»... cherchez...

Bien heureusement
Cinq autres personnes avaient
Aussi été contactées...
Et depuis nous cherchons
Comment
Atteindre, créer, rejoindre, amplifier,
Ce qui existe...

Et surtout faire, en tous cas,
De cette création de lieux de vie
La priorité de ceux qui
Proclament l'Evangile.

Cela devrait vouloir dire
Donner le maximum de moyens
Et non ce que l'on peut, (les restes)
au travail de rue
au travail dans les prisons
au travail avec les exclus
au travail avec les chômeurs
au travail avec les réfugiés
au travail avec les requérants
Avec les sidéens, avec, avec,
Avec...

Avec toutes les causes
Pour lesquelles il faut tellement
Lutter pour obtenir des miettes
Des décideurs,
Les experts de la rentabilité...
Qui ne sont pas encore exclus
Ni encore marginaux.

Des espaces de vie, il y en a déjà
C'est vrai!
Signalez-les nous.
Qu'on le fasse savoir
Pour se faire du bien
Et pour les rejoindre...

Il paraît que c'est aussi contagieux
Le bonheur quand il est partagé.

Au début des années 90, un homme traqué attend, espère, fuit et délire. Requérant d'asile, il vit à La Renarde, un foyer situé en altitude où le vent siffle à travers les corridors. Il ne peut oublier que, dans son pays d'origine, sous la torture, il a peut-être hurlé le nom de celle qu'il aimait et qu'il l'a ainsi vouée au malheur. Tout concourt à lui faire perdre pied: les interrogatoires interminables menés par des fonctionnaires sceptiques, le désœuvrement et l'isolement que ne suffit pas à vaincre l'amour d'une femme qui lui ressemble, Lucy. Il se remémore sa vie passée sur sa terre africaine, les événements qui l'ont toujours contraint à fuir, à se taire, à se cacher.
Ce roman est le premier d'Anne-Lise Thurler, auteur d'un recueil de nouvelles, *Scènes de la mort ordinaire*, paru en 1994. Sur un rythme vif et au fil de descriptions précises, cette histoire aux multiples rebondissements dramatiques ressemble parfois à s'y méprendre à une chronique. Mais il s'agit bien d'un roman, à l'enseigne d'un proverbe africain: si le crocodile ne dévore pas le pangolin, c'est qu'il porte, comme lui, des écailles.

Editions Zoé
11, rue des Moraines
1227 Carouge-Genève
Tél. 022/342 05 78
Fax 022/343 29 64

Anne-Lise Thurler
Le crocodile ne dévore pas le pangolin

128 pages
au prix de Fr. 26.– (+ Fr. 1.– de port)

ANNE-LISE THURLER

LE CROCODILE NE DÉVORE PAS LE PANGOLIN

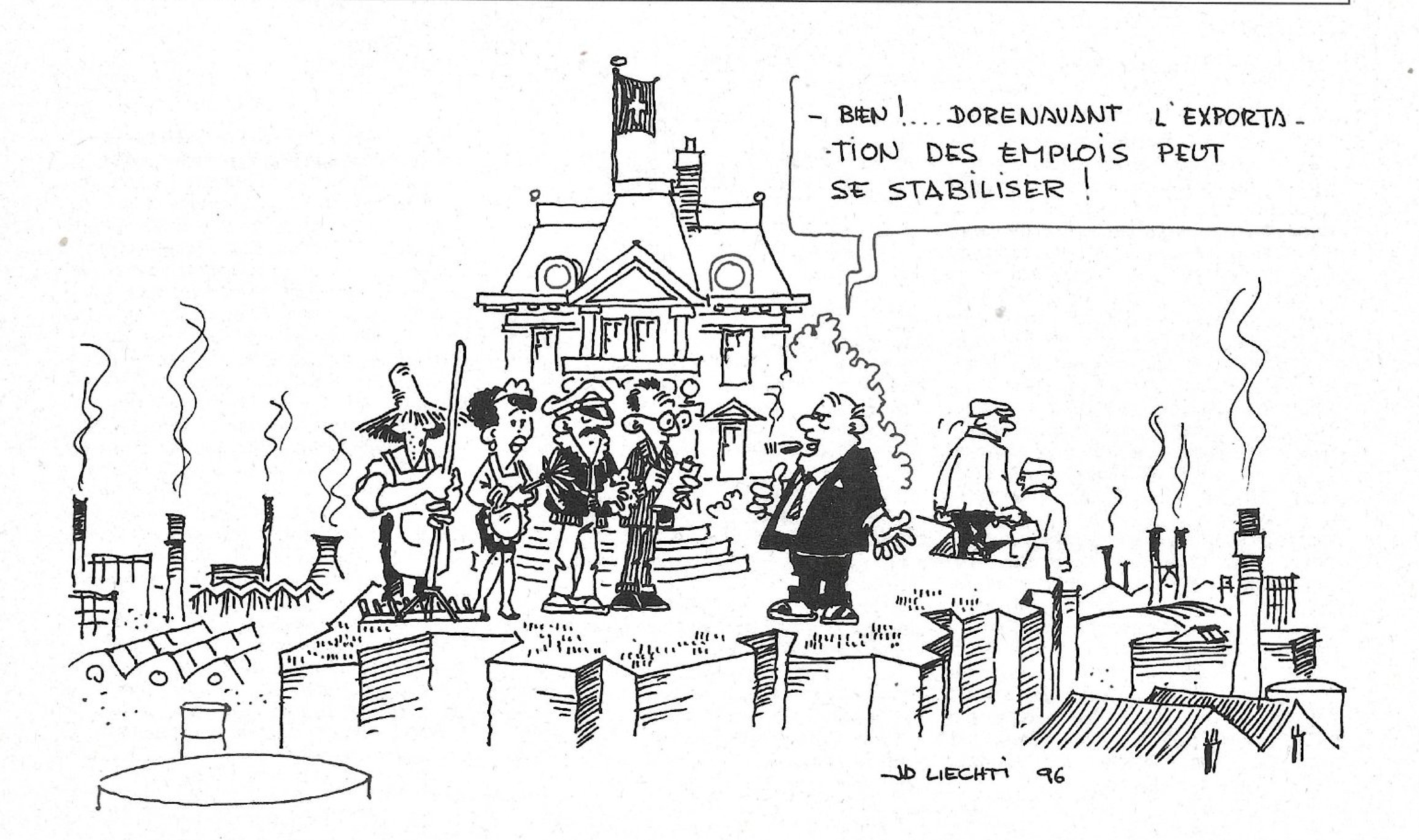




Effectif des 15 premières multinationales suisses (1995)

	Total	En Suisse	À l'étranger	% à l'étranger
Nestlé	212'687	7'444	205'243	96.5
ABB	207'557	13'907	193'650	93.3
Ciba	83'980	20'311	63'669	75.1
Sandoz	60'304	8'865	51'439	85.3
Roche	61'381	13'136	48'245	78.6
Holderbank	37'523	2'139	35'384	94.3
Alusuisse	26'303	5'787	20'516	78.1
Sulzer	27'449	12'187	15'262	55.6
Schindler	34'178	5'913	28'265	82.7
Oerlikon-Bührle	17'792	7'277	10'515	59.1
Ascom	13'416	6'386	7'030	52.4
Landis & Gyr	15'868	3'761	12'107	76.3
SMH	16'363	9'245	7'118	43.5
Georg Fischer	10'160	2'906	7'254	71.4
Von Roll	6'448	3'927	2'521	39.1
Total	831'409	123'191	708'218	85.2

En 1980, les 15 premières multinationales industrielles suisses occupaient 160'640 personnes en Suisse et 483'340 à l'étranger, soit 75 % de leur effectif. Dans les services, la double tendance est la même, qu'il s'agisse évidemment des banques, mais aussi des assurances privées, dont le nombre de collaborateurs à l'étranger a passé de 44'847 personnes en 1984 à 87'146 en 1994. Quant à des sociétés comme Adia, Panalpina ou SGS, leur centre de gravité est totalement extérieur à la Suisse.



Amérique centrale

La Liberté – 24 janvier 1996

La Suisse aide le Nicaragua à racheter sa dette commerciale

Le poids de la dette empêche le décollage économique de ce pays d'Amérique centrale. 80% des crédits sont destinés à payer les intérêts de la dette.

La Suisse poursuit sa politique de désendettement des pays les plus pauvres. Le dernier bénéficiaire est le Nicaragua. Une opération conjointe de notre pays avec la Banque mondiale, la Banque interaméricaine de développement, la Suède et les Pays-Bas a permis à cet Etat d'Amérique centrale de racheter 80% de sa dette commerciale. Une somme de 88 millions de dollars a été suffisante pour acheter au rabais des créances d'un milliard de dollars.

La contribution suisse, la plus importante parmi les pays donateurs, s'élève à 10 millions de dollars. Grâce à son Fonds de désendettement de 400 millions de francs créé en 1991, Berne s'est fait le pionnier de cette nouvelle forme d'aide au développement.

Pour Michel Mordasini, chef de la division «Désendettement» à l'Office fédéral des affaires économiques extérieures, cette contribution vise à soutenir les réformes en cours au Nicaragua. Elle permettra aussi au pays d'avoir accès aux marchés financiers. Autre appui: Berne finance un programme de formation visant à renforcer la capacité de gestion de la dette pour des cadres nicaraguayens. En 1993, la Suisse avait effacé toutes ses créances bilatérales de l'ordre de 2,6 millions de francs. Pays de concentration de la coopération suisse, le Nicaragua a bénéficié de 28 millions de francs en 1994.

UN CERCLE VICIEUX

Le Nicaragua a une ardoise de 12 milliards de dollars. Un véritable frein à son décollage économique. 80% des crédits de l'aide internationale sont destinés à rembourser les intérêts. Les exportations, notamment du café et de la pêche, ont augmenté ces dernières années. Mais la plus grande partie des devises vont aux créanciers. Un économiste estime que le Nicaragua est entré dans un cercle vicieux que seule une annulation importante de sa dette permettrait de briser.

Après les espoirs déçus de la révolution sandiniste, un programme d'ajustement structurel douloureux a démarré après l'arrivée au pouvoir de Violeta Chamorro en 1990. Selon la Banque mondiale, la pêche, le tourisme et le secteur bancaire ont connu une certaine relance. La hausse du prix du café sur le marché international l'an dernier a donné un coup de fouet aux exportations. La croissance économique a atteint 4% l'an dernier et surtout l'inflation a été maîtrisée à 12% contre 7000% en 1990.

Ces réalisations n'ont pourtant pas empêché la grande majorité de la population de plonger dans le dénuement. La privatisation de 300 entreprises publiques a jeté des milliers de travailleurs à la rue, poussant le taux de chômage à 60%. Selon un économiste nicaraguayen qui parle de «l'africanisation» de son pays, il faudra au moins 25 ans pour rattraper un niveau de vie comparable à celui de 1989. Les caisses de l'Etat ont été renflouées par la hausse des tarifs des services publics: eau, électricité et gaz. En novembre, une organisation non gouvernementale locale affirmait que sept Nicaraguayens sur dix vivent dans la pauvreté. Une situation qui pourrait permettre un retour des sandinistes sur la scène politique. Les élections générales sont prévues en octobre. En attendant, peu des responsables se préoccupent de l'économie. L'instigateur du nouveau modèle économique a quitté son poste. La législation nicaraguayenne veut que les candidats aux élections ne doivent détenir aucun poste gouvernemental 365 jours avant la date du scrutin.

RAM ETWAREEA / InfoSud

Racisme

Le Monde – 25 mars 1996

L'expulsion de la honte

LES bons sentiments ont leur jour exceptionnel, les mauvais coups leurs jours ordinaires. Jeudi 21 mars, la France célébrait la Journée internationale contre le racisme. La veille de ce jour d'humanité, le plus connu de ses hommes d'Eglise, le cardinal Jean-Marie Lustiger, rendait visite aux familles africaines sans papiers qui occupaient depuis cinq jours l'église Saint-Ambroise, à Paris, et faisait part de *« leur détresse »*. Mais, vendredi 22 mars, à l'heure du laitier, des CRS pénétraient, matraque en mains, dans ce lieu de culte, et procédaient à une évacuation par la force, à l'instigation de l'épiscopat et sur réquisition du curé de la paroisse qui avait poussé l'obligeance jusqu'à leur remettre les clés de l'église.

Certes, ces quatre cent trente immigrés étaient en situation irrégulière. Certes, une bonne moitié d'entre eux ont pu ensuite disparaître dans la nature. Certes, seulement une trentaine se retrouvent aujourd'hui en instance d'expulsion dans un centre de rétention. Certes... Mais ils avaient choisi pour havre une église. En d'autres temps, le clergé se serait entremis auprès des pouvoirs publics et aurait cherché une issue conforme à l'engagement pris par Jean Paul II lors de la Journée internationale des migrants : *« L'Eglise est le lieu où les immigrés en situation irrégulière eux aussi sont reconnus et accueillis comme des frères. »*

La hiérarchie catholique a préféré l'expulsion et l'indifférence. Expulsion par la force publique que l'archevêché de Paris n'a jamais osé infliger aux intégristes qui occupent illégalement depuis 1977 une autre église parisienne, celle de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Indifférence que confirment ces mots du recteur de l'Institut catholique de Paris, Mgr Patrick Valdrini, dans un entretien à *La Croix* du 23 mars : *« On cherche moins la protection de l'Eglise que celle des caméras de télévision. »* Ou, pis, qui se passe de commentaire, quand le même homme d'Eglise, après avoir rappelé que le droit d'asile a disparu du droit canonique en 1983, cite néanmoins comme exemple d'une *« forte tradition d'accueil »* le cas de Paul Touvier, ce milicien de la collaboration qui put si longtemps échapper à la justice en trouvant protection et refuge dans des couvents.

Après tant d'autres, un nouveau symbole vient donc de tomber. S'acharnant à se protéger de cette *« misère du monde »* dont il est désormais convenu d'admettre qu'elle ne saurait l'accueillir, la France s'habitue à ne plus être elle-même, cette patrie des droits de l'homme qu'elle prétend incarner. Dans son rapport annuel, la Commission nationale consultative des droits de l'homme vient de souligner la *« banalisation des opinions xénophobes »*. *« Un retour dix ans en arrière »* de l'état du racisme en France, accompagné d'une *« considérable augmentation des actes racistes en 1995 »*, a commenté Patrick Gaubert, vice-président de la Ligue contre le racisme et l'antisémtisme (Licra), qui fut pourtant conseiller de Charles Pasqua.

Au début de ce siècle, après avoir mené bataille pour le capitaine Dreyfus, un homme aimait s'en prendre aux *« âmes habituées »* qui s'accommodent d'*« une seule injustice »* alors même qu'elle suffit à *« rompre le contrat social »*. Il s'appelait Charles Péguy. Et il était catholique.

Etude de consommation

Journal de Genève – 24 janvier 1996

La Suisse vit bien au-dessus de ses moyens

Une étude quantifie ce à quoi la Suisse devrait renoncer pour un développement durable.

Pour arriver à un mode de vie durable, la Suisse devrait réduire de trois à huit fois sa consommation en énergie, en eau, en sol et en matières premières, selon une étude présentée mardi à Berne par sept organisations écologistes et d'aide au développement. Avec l'étude «Au-dessus de nos moyens – chiffres et objectifs pour une Suisse durable», les organisations veulent relancer le débat sur le développement durable en Suisse, une notion qui a été au centre des débats du Sommet de la Terre de Rio en 1992.

Changement de comportement

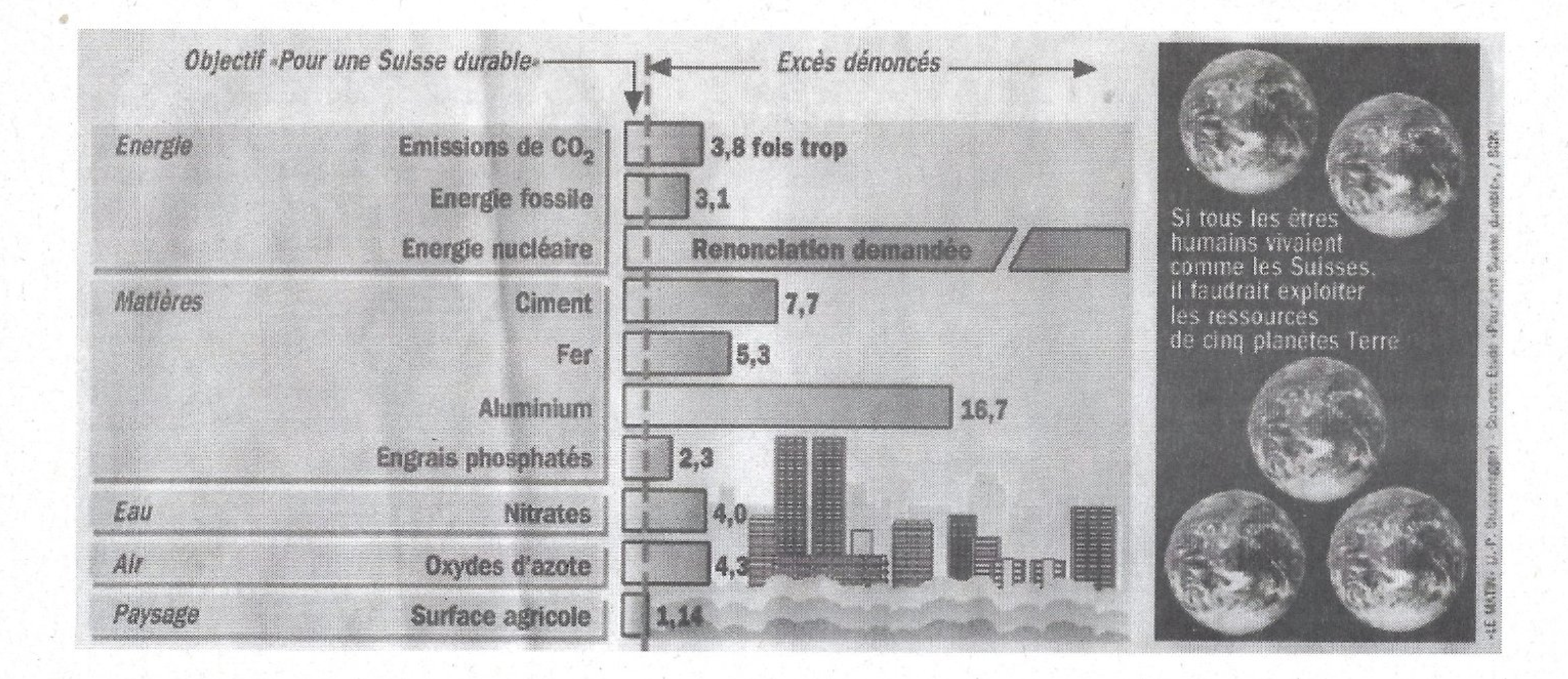
Actuellement, la Suisse consomme à la mesure d'un territoire cinq à six fois plus grand. Si tout le monde aspirait au style de vie des pays industrialisés, il faudrait avoir à disposition cinq planètes semblables à la terre, a expliqué Ueli Halder, directeur du WWF Suisse. Il est donc nécessaire que le comportement des consommateurs change dès maintenant de manière radicale et «probablement douloureuse». Pour la première fois, une étude quantifie ce à quoi il faudrait renoncer.

Dans le domaine de l'énergie et du climat, l'étude préconise une réduction des émissions de CO^2 de 6,3 tonnes par habitant actuellement à 4,6 en 2010 et à 1,7 en 2050. Pour ce faire, la Suisse devrait réduire sa consommation d'énergies fossiles de 23% d'ici à 2010 et de 74% d'ici à 2050 pour atteindre un niveau durable. Le but à atteindre d'ici 2010 doit faire partie intégrante de la loi sur la réduction du CO^2 que le Conseil fédéral a prévu de présenter cette année encore au Parlement, a revendiqué David Stickelberger de Greenpeace.

L'étude a été réalisée par le bureau conseil Infras sur mandat du WWF Suisse, de la Ligue suisse pour la protection de la nature, de Greenpeace Suisse, de la Société suisse pour la protection de l'environnement, de la Fondation suisse de l'énergie, de la Déclaration de Berne et de la Communauté de travail des œuvres d'entraide.

(ATS)

Le Matin – 24 janvier 1996



Conférence de Laurien Ntezimana, du Service d'Animation théologique de Butare, Rwanda

Conférence prononcée lors de la soirée œcuménique de Carême du 6 mars 1996 au Centre paroissial de la Servette à Genève

A l'écoute de cette conférence qui tracent des chemins extraordinaires de réconciliation par une véritable humanité retrouvée, les Commissions tiers monde des Eglises protestantes et catholiques de Genève ont décidé d'en faire une transcription. Le texte ci-contre présente le fondement théologique de la démarche.

O. Labarthe

Notre travail à Butare, au Rwanda, consiste à former des animateurs. Dès leur arrivée, nous commençons par leur donner la parole, par essayer de créer un espace protégé, dans lequel ils puissent vraiment exprimer ce qu'ils ont vécu, sans avoir peur qu'on leur tape dessus, et dans lequel ils puissent parler en espérant trouver de la sympathie. Puis nous cherchons à les aider en faisant ensemble le travail compliqué de relire l'histoire de ce pays, son passé et son présent, avec l'objectif d'ouvrir un avenir d'unité, de réconciliation et de convivialité.

J'aimerais vous présenter notre modèle de lecture de la réalité historique à partir de la parole de Dieu. Voici comment nous comprenons le mot religion. Nous avons inventé – je ne sais pas si cette étymologie existe – qu'en partant du latin *ligare* (lier), religion veut dire *re-lier*, c'est-à-dire *lier de nouveau* ce qui a été rompu. Ce qui suppose donc qu'il y a eu un lien originaire, qu'il y a rupture de ce lien, et que le travail consiste à refaire le lien.
Alors, vous comprenez vous-mêmes que cette lecture est très intéressante, car au Rwanda, il y avait une convivialité. Cette convivialité a été rompue et il s'agit maintenant de refaire cette convivialité.

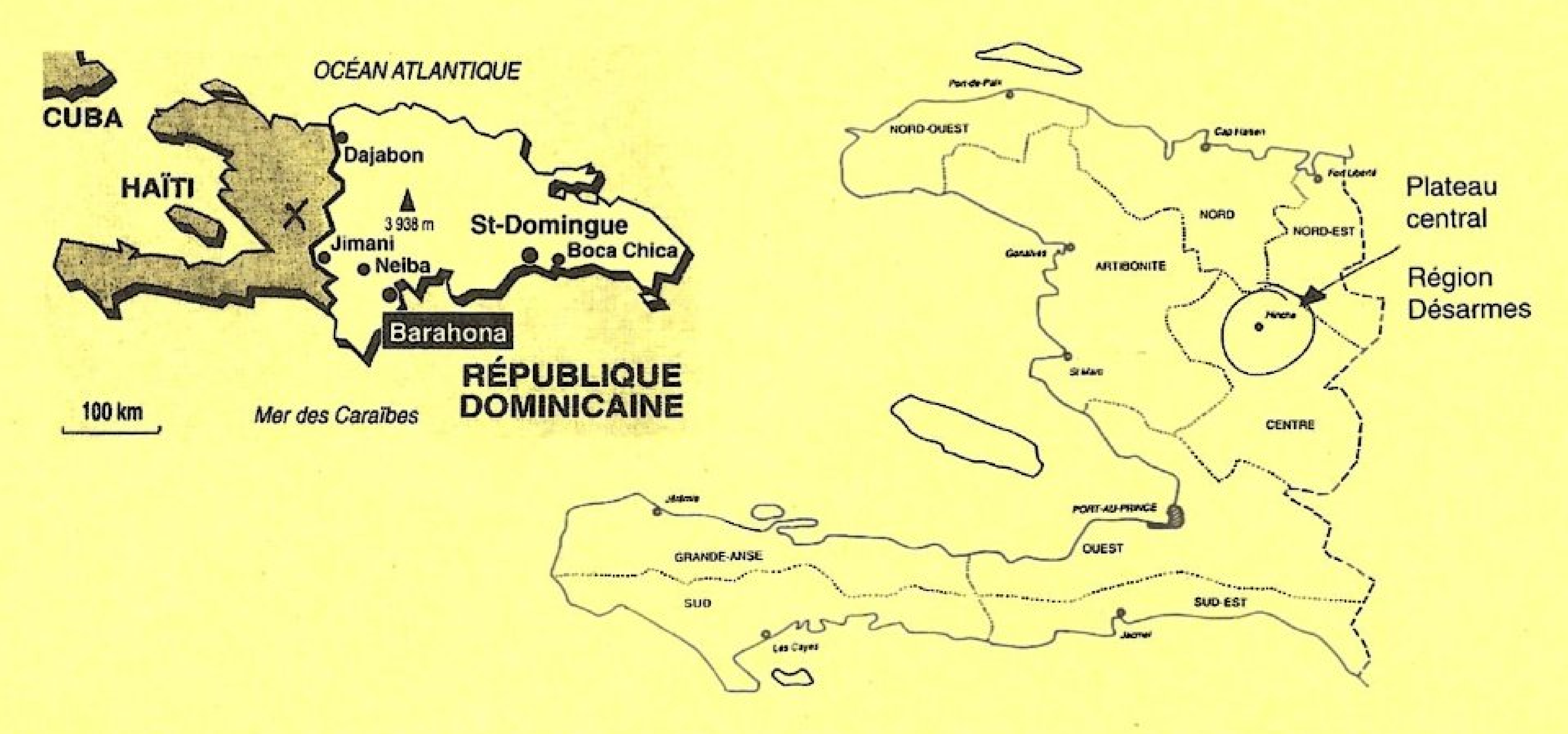
Quel est ce lien originaire? Si vous lisez la Bible, vous verrez qu'elle parle de choses relevant d'un plan de Dieu conçues *avant la fondation du monde*, puis de choses *cachées depuis la fondation du monde* et enfin *de temps qui sont les derniers*, comme dit l'Epître aux Hébreux. Il y a donc trois moments: *avant* la fondation du monde, *depuis* la fondation du monde et *en ces temps* qui sont les derniers.
Ainsi, nous disons qu'avant la fondation du monde c'est *la relation originaire*; depuis la fondation du monde, c'est la *rupture originelle*; en ces temps qui sont les derniers, c'est la *récapitulation originale*. Voyez que j'utilise beaucoup: *originaire*, *originelle* et *originale*. On ne va pas entrer davantage dans ces considérations, mais je vais vous dire que lorsque le monde a été fondé, il s'est trouvé affecté d'un sens.

Ce monde n'est donc pas absurde. Il a un sens. Et quel est ce sens? Selon cette parole antérieure qu'est la Bible, ce sens est qu'il y a un ciel et une terre et que l'homme se trouve entre ciel et terre. Le ciel au-dessus, la terre au-dessous et naturellement, à côté de l'homme qui n'est pas un singleton, il y a des frères et des sœurs. Au-dessus de tout, comme dit la Bible, est le trône de Dieu; en dessous, sur la terre, c'est le monde des objets; autour de l'homme, c'est le monde humain placé entre ciel et terre. Alors la relation originaire pour l'homme c'est de marcher debout, la tête au ciel, les pieds sur terre, les frères et sœurs à ses côtés.
Avec le symbole de la croix, ou de l'homme tout simplement, vous pouvez positionner Dieu au front et les choses au ventre. Cette image est très forte pour un Rwandais qui sait que c'est à cause du ventre que les gens s'entre-tuent. Mais le ventre n'est pas seul, en dessous du ventre il y a aussi des choses. Ce sont ces choses-là qui finissent par accaparer l'homme et qui le mettent à l'envers, qui le renversent. Toujours avec l'image de la croix, les épaules sont les environs. Donc si Dieu est au front, les choses au ventre, les hommes sont aux épaules, sauf pour les malades qui sont couchés ou renversés. Les épaules sont toujours au même niveau et c'est ça le fondement de la démocratie. Epaule droite, épaule gauche, ça veut dire moi et mon frère, moi et ma sœur, nous sommes égaux. Alors si je contemple le ciel, le trône de Dieu, si je marche sur terre, mais les yeux tournés au ciel et devant moi, mais pas la tête au sol, alors je dirais que je suis à l'endroit et debout.

Au Rwanda nous disons dans notre langage «je suis à l'endroit, je ne suis pas à l'envers, je suis d'aplomb dans la vie». Et cette expression décrit également le bonheur. Le bonheur chez les Rwandais c'est vivre et vivre longtemps. Mais c'est aussi engendrer, avoir beaucoup et de beaux enfants, avoir des biens et connaître la convivialité avec mes voisins. C'est tout ça le bonheur chez les Rwandais.
Or vous voyez, le bonheur et être à l'endroit, c'est comme si c'étaient deux synonymes. L'homme à l'endroit est un homme heureux. Or nous disons qu'avant la fondation du monde, le monde a été créé pour que les hommes soient heureux dans le monde, contemplant le ciel, tournés vers leurs frères et marchant sur la terre, car la terre est le support de leur vie.

Laurien poursuit son propos en développant la dimension éthique de l'homme à l'endroit et la manière dont l'homme à l'envers peut se redresser en pratiquant les jeûnes de l'avoir, du savoir, du pouvoir et du valoir. Par la prière il apprend à redonner sa qualité d'enfant de Dieu à tout homme et à accepter l'«injuste» comme la seule voie ouverte à la réconciliation.

Le texte intégral de cette conférence peut être demandé au:
Département Témoignage et Solidarité
C.p. 230, 1211 Genève 8
Tél. 022/329 47 64



Lettre ouverte

par Daniel Jeanneret

M gen tan pou fè yon chita ansanm pou fè yon ti pale avek ou. J'ai le temps de m'asseoir pour faire une petite causette avec vous. Le moment s'y prête bien, il est six heures du soir, la température... 28 degrés, il fait presque frais. Dehors, les grillons «grillonnent», des cours voisines les marmites s'entrechoquent. Sur le chemin, les hommes qui rentrent des champs la houe sur l'épaule souhaitent le bonsoir aux riverains et se renseignent sur les événements de la journée.

Voyage à Koray

Il est quatre heure du matin. Il fait noir. Sac à dos en équilibre, bien chaussé, le ventre plein d'un petit déjeuner composé d'un plat de riz, je me mets en route. Tout en évitant de m'étaler sur les cailloux du chemin, je m'en vais en direction du fleuve. Je m'arrête devant la maison de Jean Rémy et frappe sur son portail avec une pierre. Nous suivons le chemin. Devant sa maison, l'Huguenot nous attend déjà. Bref salut et nous continuons notre chemin en direction de l'Artibonite tout en zigzaguant entre les flaques d'eau.

Le passeur que nous avions averti la veille nous attend. Je me déchausse pour monter dans le canot, c'est une pirogue creusée dans un tronc d'arbre. Nous nous agenouillons sur le fond, le passeur pousse l'embarcation vers le courant noir de la rivière. Un cri vient de la rive. Nous revenons au point de départ. C'est le vétérinaire de Titrivière de l'Artibonite qui veut passer avec son cheval. Il s'installe dans le canot, raccourcit la longe du cheval. La perche du passeur s'enfonce de plus en plus profondément dans l'eau sombre. Après quelques sauts qui mettent à mal l'équilibre de notre embarcation, le cheval s'est mis à nager. La perche du passeur, longue de quatre mètres, n'atteint plus le fond du fleuve, nous dérivons dans le courant couleur encre. Quelques secousses et nous nous immobilisons sur l'autre rive à quelques deux cents mètres en dessous de notre point de départ. Je débarque, j'ai de l'eau jusqu'aux genoux.

Mes souliers à la main, nous prenons un sentier à travers les rizières. Je marche comme un homme soûl, titubant sur le sentier boueux et glissant. De l'eau jusqu'au-dessus des genoux, mes pieds s'enfonçant dans des boues et vases incertaines, je franchis le dernier passage d'eau. Nous faisons une courte pause pour me rechausser et remettre mes pantalons en place. Nous reprenons notre marche en direction de Koray. Nous traversons rapidement Savane à Roche, nous faufilant entre les jardins et passages entre les champs. Les chiens aboient et les coqs matinaux nous saluent.

Enfin, nous arrivons au pied de la montagne. Nous ralentissons le pas, mais pas trop, il faut arriver en haut avant la chaleur. Un sentier digne du Valais serpente le long de la pente. La nuit a disparu. Me concentrant et économisant mes forces je grimpe. Devant moi, le Huguenot grimpant sans effort apparent bavarde avec Jean-Rémy. Le sentier devient de plus en plus pentu. Il s'est en fait transformé en escalier fait de pierres glissantes en équilibre incertain.

C'est mardi, nous rencontrons les premières femmes qui descendent au marché de Désarmes. Elles ont la tête lourdement chargée. Du maïs, des pois, des bananes, du charbon de bois, autant de sacs ou macoutes posés en équilibre sur la tête en guise de chapeau. Elles portent en moyenne douze à dix-huit kilos de marchandises. Pour être plus à l'aise, certaines se sont mises le torse nu. Il n'y a rien à jouir de ce spectacle, le sentier est étroit et abrupt, les pierres glissantes. Il est préférable de voir où poser les pieds, de rester en équilibre que de regarder ailleurs. Ce sont plutôt leurs pieds nus que je peux observer sans risquer de tomber. Ces dames doivent le savoir, car comble de féminité, elles se sont mises du rouge aux ongles. Plaire ici! Le rouge et la boue du chemin sont deux couleurs qui se marient bien.

L'Huguenot semble connaître toutes ces personnes. A toutes, il souhaite le bonjour, demande des nouvelles de la famille, des gens malades. Au passage, il tâte le ventre des femmes enceintes en leur recommandant de s'arrêter de porter des charges trop lourdes, de bien manger pour que l'enfant vienne au monde en forme. Il dit aussi que les enfants devraient porter des charges plus petites. Bien jeunes, ils apprennent le prix du labeur.
Dans ces zones montagneuses, le manque de bonnes voies de communication est un handicap majeur. Toutes les marchandises disponibles pour être vendues n'atteignent pas le marché. Celles qui l'atteignent ne fournissent qu'un maigre revenu sans rapport aux efforts fournis à ceux qui les transportent. Mais, il faut survivre. Pour vous donner une idée, si une commère descend du maïs et remonte du riz, elle gagnera, si la demande su· le marché est bonne, environ 15 à 16 gourdes (à peu près un de nos francs, le salaire minimal journalier est fixé à 36 gourdes).

Le soleil monte. Il fait de plus en plus chaud. Nous ralentissons le pas. L'Huguenot, un pète sec, maigre comme un clou, courant comme un chat maigre, en profite pour me faire le sermon du matin. Il me parle du peuple d'Israël, de l'esclavage en Egypte, de Moïse, de la sortie d'Egypte et du passage miraculeux et inexplicable de la Mer Rouge, et enfin de la Terre Promise. Je trouve que notre montée n'a rien de miraculeux et que le but promis est bien dur à atteindre.

Il pense qu'Aristide est un nouveau Moïse, et que les occupants sont des Pharaons. J'ai juste assez de souffle pour lui faire remarquer qu'au passage de la Mer Rouge, l'armée des Pharaons avait été engloutie par les eaux et que malheureusement ce n'était pas le cas ici. Il faut cependant reconnaître que les armées du Pharaon n'avaient pas de chance: pas d'avions, pas d'hélicoptères, pas de péniches de débarquement, pas de véhicule amphibies... Dur, dur d'être soldat au temps des pharaons!



Resté silencieux un moment, l'Huguenot continue son sermon. Il me parle de l'Eternel, de ses bienfaits, de ses colères, de la confiance qu'il met en les hommes. J'essaie de le ramener sur ses idées premières. Il reprend: «Oui, le peuple d'Israël, c'est le peuple d'Haïti. Nous vivons comme des esclaves, des esclaves économiques, mais l'Eternel va nous libérer.»

Moi: «La Terre Promise? Où est la Promise?»

Pas de réponse, j'essaie de l'induire: «La Terre Promise, n'est-ce pas l'Amérique? N'est-ce pas pour cela que vous prenez des bateaux pour aller là-bas, quand vous voulez être libérés de vos problèmes?»

Silence... Puis: «La Terre Promise, c'est Haïti. Nous sommes dans la Terre Promise... mais nous sommes esclaves.»

Moi: «Et les pharaons alors? S'il y a des esclaves, il doit y avoir des pharaons?»

«Nous sommes en Terre Promise, mais les pharaons sont venus ici. Même, il y a des Haïtiens qui sont des pharaons. Nous devons lutter pour nous libérer. Nous devons nous battre pour retrouver la Terre Promise. L'Eternel nous aidera.»

Au sommet, nous nous arrêtons pour un casse-croûte. Il est temps car je trouvais que cette montée devenait une éternité. Tout en mangeant ma tartine au mama et à la confiture de mangue, j'observe le Huguenot. De taille moyenne, maigre, l'œil vif, plein d'énergie, il ne mange pas. Il semble que les réalités terrestres aient peu d'attrait pour lui. Il attend patiemment que nous terminions.



Le coup d'œil sur les montagnes alentours est impressionnant. Tout est pelé, plus un arbre, sauf dans les zones inaccessibles. Nous rencontrons un vieil homme. Je lui demande comment était la forêt autrefois. Il ne répond pas, il ne se souvient pas. Souvent, je pose cette question. Les jeunes se souviennent mais les vieux se taisent. Ils semblent gênés, ils ne comprennent pas, ils semblent avoir perdu la mémoire. Ils n'aiment pas que l'on parle de ça.

Nous continuons notre chemin vers le fond de la vallée. Elle est étroite et bien boisée. Nous arrivons dans la cour d'un membre de l'association des paysans de Koray. Environ 25 personnes nous attendent. Je me trouve un coin pour changer mes habits trempés. C'est un petit luxe que je me paie, transporter un rechange complet dans mon sac à dos en plus de la nourriture et de l'eau.

Dans la cour, entassés, en grappe sous des arbres les paysans et paysannes nous attendent. Bien à l'ombre deux chaises recouvertes d'un coussin bleu attendent que nous y posions notre auguste postérieur. Je suis gêné. Ces deux chaises me remettent en mémoire des images de mon livre d'histoire suisse de mon enfance: «La visite des baillis bernois en pays de Vaud». Heureusement, nous ne sommes pas là pour lever les impôts et semer les injustices mais pour installer des pépinières et promouvoir le reboisement. Les gens continuent d'arriver.

C'est avec 168 personnes que nous commençons cette rencontre. L'Huguenot nous présente et explique le but de notre visite. Avant de donner la parole à notre animateur, il demande si une personne du groupe veut prier pour nous. Je ne connais pas d'assemblées ou de rencontres qui n'aient pas commencé par une prière, suivi de quelques chants religieux.

La dévotion se termine par un «vive l'Eternel» clamé trois fois. Pour mieux souligner ce vivat, les gens font un geste vers le ciel avec le bras droit tendu, le poing fermé comme au bon vieux temps des camarades communistes, sauf que ceux-ci hurlaient «à bas le capitalisme!» A chaque temps sa mode, ainsi va la vie.

L'assemblée se passe bien, notre animateur dépense des trésors d'imagination pour permettre à la population de s'exprimer. Fermer le bec aux meneurs de la communauté et autres pasteurs ou prédicateurs n'est pas une tâche facile. Pour nous, il est essentiel de connaître l'avis de la population et sentir son humeur. Le reboisement n'est pas seulement de produire des arbres en pépinière puis de les planter. Nous voulons que la population fasse cet exercice dans le cadre plus large de la protection des sols, de la protection de l'eau et de l'environnement. Finalement, nous comprenons que les gens souhaitent faire des terrasses pour y planter des arbres pour faire l'ombrage nécessaire pour la culture du café. Ils préfèrent aussi les espèces fruitières que forestières. Nous devrons faire un compromis car nous, nous préférons les espèces forestières. Les espèces forestières grandissent plus rapidement, ces résultats spectaculaires incitent plus au reboisement. Une autre raison, les gens ont besoin du bois de feu pour eux-mêmes et pour faire le charbon qui sert de revenu en cas de disette. Actuellement, la population puise dans les derniers stocks fruitiers restants pour ses besoins énergétiques.

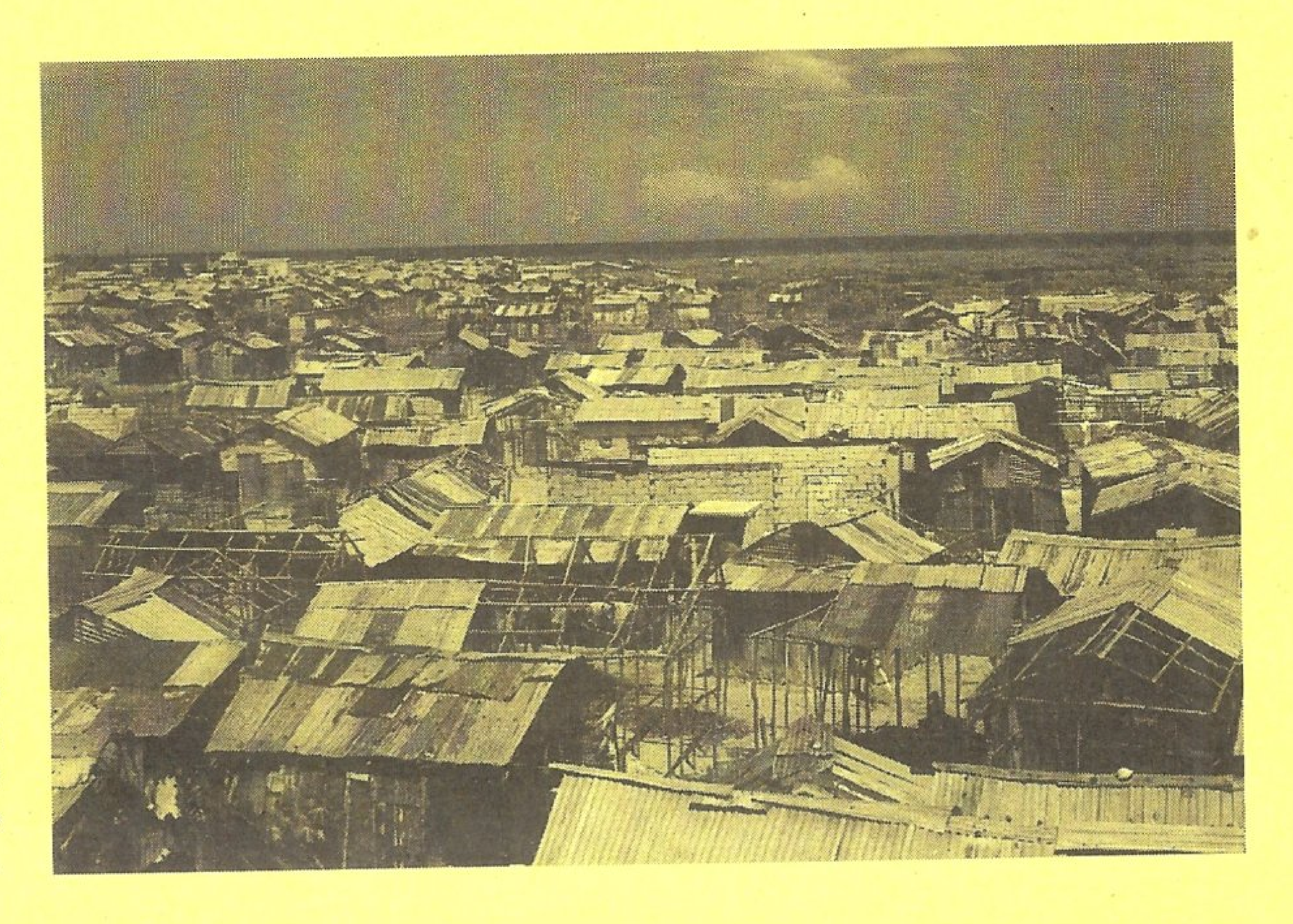
Notre animateur passe la parole aux femmes. Les femmes forment plus de la moitié de l'assemblée. Elles ne se sont pas exprimées. Jean Rémy «bataille» pour interdire aux hommes de parler pour les femmes. Après bien du remue ménage et une intervention orale musclée de l'Huguenot, ces dames peuvent enfin parler. Notre animateur commence par de simples questions pour qu'elles prennent confiance en elles-mêmes. Cela se passe plutôt bien. Il y aura cependant une petite altercation avec des mâles qui tentent de quitter l'assemblée. Pas de chance les gars, pour une fois vous devrez écouter vos moitiés.

Quelques pasteurs se disent indignés par nos pratiques. Pas de chance pour vous messieurs les ministres du Seigneur, il vous faut choisir, nous n'installons aucun projet de reboisement sans une participation minimale des femmes. Elles sont les plus grandes consommatrices d'énergie et ce sont aussi elles qui portent les fruits au marché pour les vendre.

Ces dames ne rêvent pas de reboisement. Un grand rêve, c'est d'avoir un boulanger et une boulangerie!

Mais, on ne cultive pas de céréales ici? Le blé ne pousse pas. Il vient des gros silos des Minoteries Haïtiennes après avoir été pompé dans les gros bateaux venant de l'Amérique du Nord ou d'Europe. Têtues, elles insistent: «le pain qu'on vend dans le marché est bon.» D'ailleurs, une per-

sonne monte chaque semaine de Désarmes avec un plein panier pour le vendre à la population. Cela lui prend environ trois heures de marche et le prix... est le même qu'au village de Désarmes.



Deuxième rêve, un chemin moins dangereux et plus confortable pour rejoindre Désarmes ou la vallée pour pouvoir faire plus de commerce. Troisième rêve, une route pour rejoindre Deschapelles plus rapidement avant que l'enfant malade meurt. Quatrième rêve, des latrines pour toutes les habitations, il y a trop d'enfants malades à cause de l'eau impure. Cinquième rêve, une école où l'on ne paie pas beaucoup.

Comme vous le lisez, ces dames ne sont guère motivées par le reboisement, sauf peut-être pour cuire le pain. A travers ces souhaits émergent les besoins immédiats du monde féminin: une bonne nourriture, la survie économique par la pratique du commerce, la santé et l'éducation des enfants.

Dans ces zones reculées sans accès facile, la population ne bénéficie pas des torrents d'aides qui semblent se déverser de partout. Que penser? La farine importée et subventionnée en compétition avec les produits locaux? Des routes? Elles vont accélérer le déboisement. Dans cette région, le boisement des fonds de vallée est relativement bon. Ce n'est pas parce que les gens veulent préserver leur environnement mais parce qu'il faut porter le sac de charbon à dos d'homme quatre heures pour en retirer en fin de compte un maigre prix.

Nous quittons nos amis après un bref repas pris à la sauvette dans une maison pour que les gens ne nous voient pas manger. La population qui n'est pas sortie pour travailler sautera le dîner, il ne faut pas lui faire envie.

Nous remontons les descentes et descendons les montées. Pendant la descente sur Savane à Roche, l'Huguenot profite des difficultés du chemin pour faire son deuxième sermon de la journée. Cette fois, la voie étant plus facile que le matin, il me parlera de Jésus-Christ et de la résurrection. Je n'ai rien à redire, les deux voies semblent plus simples, il faut juste savoir où poser les pieds pour ne pas tomber.

Celui que j'appelle le Huguenot est un cultivateur et ébéniste. Il a obtenu son titre de prédicateur ou de pasteur, en suivant des cours de théologie par correspondance et à la radio. Actif dans les associations de Désarmes, il s'était réfugié dans les montagnes pour fuir la répression lors du coup d'état. La population de Koray l'avait accueilli. Elle l'avait protégé et caché des militaires et des macoutes de Désarmes, qui complotaient pour lui ôter la vie. Son épouse et ses enfants restés au village, se cachaient dans les jardins, sortant la nuit comme les rats pour trouver de la nourriture. Lui faisait de même, amenant durant la nuit de la nourriture de là-haut vers ceux qui se cachaient en bas. Son récit, m'a rappelé ceux de nos Huguenots, d'où le surnom dont je l'ai affublé.

Koray est un échantillon des visites que j'ai faites dans les communautés sises dans les montagnes. Koray semble être privilégié parce qu'il y reste encore beaucoup d'arbres. Partout, nous avons rencontré cette présence religieuse tant par la présence des idées qu'à celle des ministres des églises qui devraient être semble-t-il les «locomotives» de ces communautés. La faim toujours aux aguets, la précarité économique et l'instabilité politique semblent aussi être les dénominateurs communs dictant la place et le rôle des femmes, des enfants et des hommes dans ces microsociétés.

Décès

Joseph Allemann, décédé le 24 février 1996, père de Michel Allemann, ancien volontaire en Côte-d'Ivoire et Cameroun et père et beau-père de Pierre-André et Clotilde Allemann-Friche et leurs fils, anciens volontaires en Guinée.

Naissance

Nicolas, né le 29 décembre 1995, au foyer de **Cécile et Alain Delétroz**, ancien volontaire FSF au Pérou.
Leur adresse:
Cécile et Alain Delétroz
Délégation de Moscou
CICR, 19 av. de la Paix, 1202 Genève

Au revoir, Bonifacio!

Bonifacio – Boni pour ses amis – **Marca-Menoud**, alors qu'il était en pélerinage à Copacabana dans l'Altiplano bolivien, cheminant en bordure de route avec un ami, s'est fait faucher par un car sorti de la voie. Boni est décédé sur le coup. Il avait 27 ans.

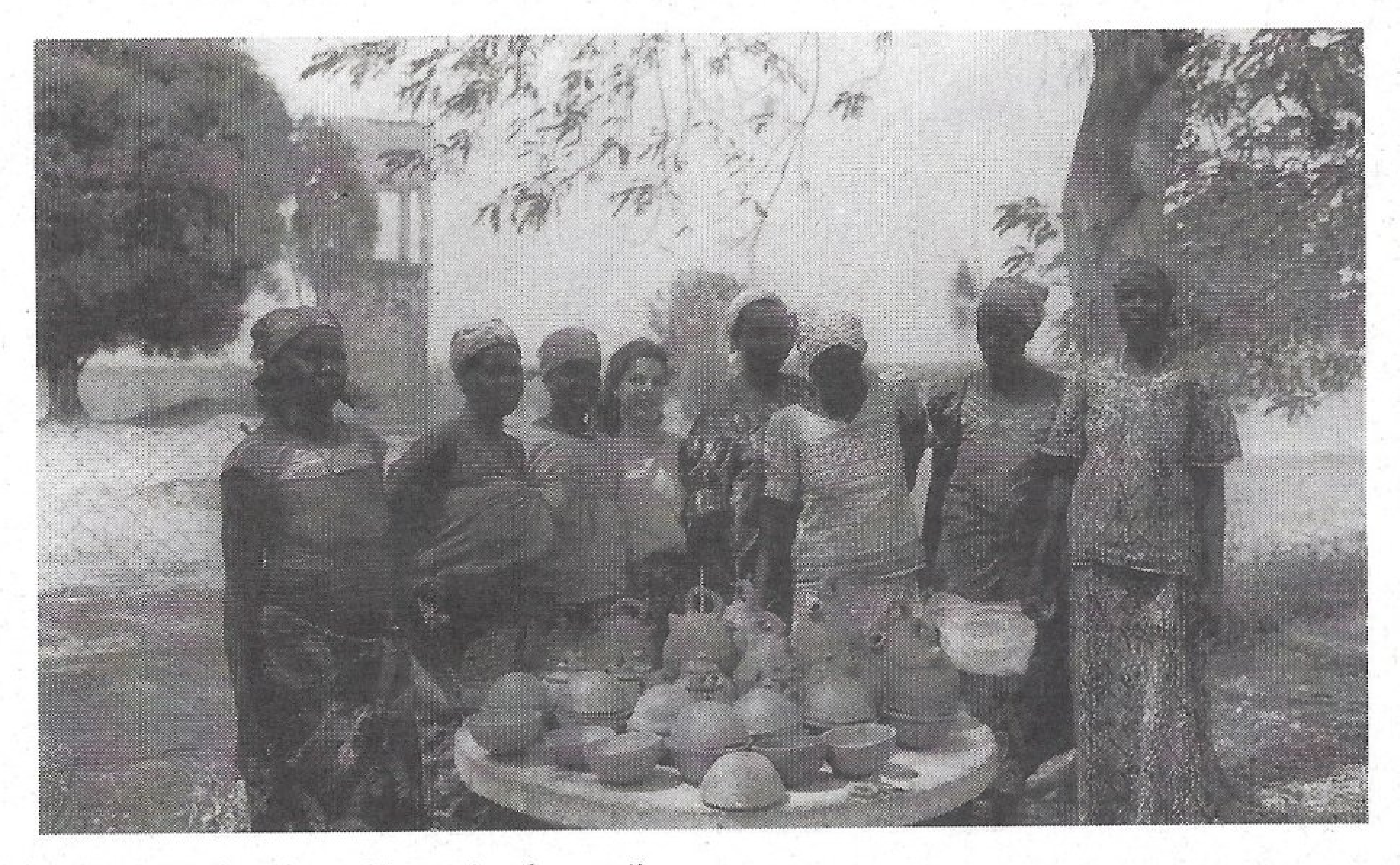


Bonifacio avait épousé Marie-Claude Menoud le 14 décembre 1991. Ils s'étaient connus au Collège Jean XXIII à Cochabamba où tous deux enseignaient. Dans ce travail déjà, Boni faisait preuve d'ouverture et d'engagement. A La Paz, où Marie-Claude a trouvé un travail au CIPCA (Centro de Investigacion y Promocion del Campesinado), Boni s'est impliqué dans le Mouvement indigène d'éducation intercommunal «Yachay Wasi», dont il nous faisait partager les réflexions avec toute sa conviction. A son passage au stage final d'été 1995 la force d'engagement et la chaleur humaine de Boni avaient marqué tous les participants. Très chère amie Marie-Claude, très chères familles, chers petit Rafael et bébé qui va naître, le mouvement Frères sans frontières vous accompagne très fort dans votre douleur. Il vous donne toute la force de son amitié et de son espérance.

Merci, très cher ami Boni, de ce que tu as apporté et du temoignage d'échange que tu resteras pour Frères sans frontières. Ton souvenir et ta force ne s'oublieront pas et nous accompagnent dans nos engagements.

Le comité et les membres de FSF

Petit écho de volontaires au Tchad



A Bissi-Mafou: Sara Tonossi et les potières

Parution en juin 1996 d'un livre de témoignages et de documents

10e anniversaire des assassinats au Nicaragua de Maurice Demierre, Yvan Leyvraz, Joël Fieux et Berndt Koberstein

Les amis et les familles de Maurice, Yvan, Joël et Berndt préparent un livre de documents et de photos liés au Nicaragua de 1986, et reflétant aussi la situation de 1996 dans divers endroits du pays, où coopérants et volontaires ont travaillé sans mesurer l'intensité et la passion de leur engagement.

Sommaire

1. Pourquoi ce livre 10 ans après les assassinats de 1986?

2. Qu'est-ce qui poussait des milliers d'Européens, de Nord-Américains et de Latinos à s'expatrier en Amérique centrale dans les années huitante? Comment rendre compte de leur volonté de travailler de façon révolutionnaire et solidaire, dans toutes espèces d'activités utiles à la construction d'un pays qui venait de se libérer de la tyrannie et de la dépendance des Etats-Unis?

3. Maurice, Yvan, Joël et Berndt: quelles motivations personnelles les ont poussés à partir au Nicaragua? En quoi cet exil volontaire les a-t-il changés? Qu'ont-ils trouvé au Nicaragua qui éclaire leur attachement croissant envers ce peuple et ce pays?

4. Répercussions politiques de cette série d'assassinats en 1986. Le rôle de la presse en Suisse, agissements de la «Swiss Contra», les réactions au Nicaragua, les prises de position de Daniel Ortega, de Sergio Ramirez, et des milieux de la solidarité.

5. En guise de conclusion: textes du CETIM (Centre de documentation Europe-tiers monde, Genève), d'Orlando Nunez, d'Eduardo Galeano, de Philippe Videlier, de François Houtard. Réflexions sur la solidarité internationaliste et la situation générale aujourd'hui.

Date de parution du livre: juin 1996
Prix: Fr. 25.–, ou prix de soutien: Fr. 50.–

Pour toute commande, veuillez renvoyer le coupon ci-dessous à l'adresse suivante:
Fioretta
28, rue des Grottes
1201 Genève

Je commande ___ exemplaire(s) du livre

au prix unitaire de Fr. __________

Nom: ____________________

____

Adresse: ____________________

____

No postal et localité: ____________________

____

Church and Peace
Eglise et Paix

Réseau des Eglises, communautés et organisations pacifistes européennes

Cette organisation est en train de renouveler l'équipe de son secrétariat international. Trois postes à mi-temps sont à pourvoir d'ici début septembre 1996:

un demi-poste de

secrétaire général/e
(allemand, anglais, français)

promotion en-dehors du réseau, extension, relais des impulsions théologiques et initiatives nées dans le réseau, direction de l'équipe du secrétariat et des animateurs régionaux, rédaction de la revue trimestrielle.

un demi-poste de

secrétaire administratif/ve
(au moins bilingue)

administration des finances, tenue à jour des fichiers, organisation des rencontres, assemblées et réunions, compte-rendus.

un demi-poste de

secrétaire – traducteur/trice
(au moins bilingue)

traduction des documents et compte-rendus, correspondance, rédaction, mise en page, secrétariat, préparation pratique des rencontres.

Pour toute information, s'adresser à:
Church and Peace
Ringstrasse 14
D-35641 Schöffengrund
Tél. 0049/6445 5588
Fax 0049/6445 5070

Les candidatures doivent être envoyées directement à la co-présidente:
Marie-Noëlle von der Recke
Laurentiuskonvent
Ringstrasse 21
D-35641 Schöffengrund

avant le 31 mai 1996.

Lettre du Brésil

par Blandine Letort

Les vingt derniers mois à Morros (Maranhão-nord-est du Brésil) représentent un vécu considérable, j'ai donc choisi de vous résumer quatre des moments les plus importants et significatifs pour le projet santé.
Pour résoudre les problèmes rencontrés, mettant en péril le programme de formation, et donc l'ensemble du projet, nous avons décidé de nous constituer en association. Dès la fin 1993, se succédèrent donc un bon nombre de tâches, avec pour finalité la création d'une association. Après un long travail, le 5 mars 1994, était fondée l'A.C.S.M. (Association communautaire de santé Morruense).

Avant la fondation de l'A.C.S.M., de nombreuses activités santé étaient réalisées, le programme de formation avait été mis en place, le projet santé existait déjà et permettait d'améliorer la santé de ceux qui y prenaient part. Cependant, bien que bénéfique pour le peuple, tout ce travail n'était pas reconnu officiellement, et était donc limité et fragile.

Nous n'avions pas de recours administratif ou judiciaire possible, ni pour le fonctionnement du projet, ni en cas de litiges, puisqu'aux yeux de la loi, nous n'existions pas. De plus, par l'absence de reconnaissance, nous ne pouvions en aucun cas faire valoir nos activités pour l'obtention de subventions gouvernementales, pour l'octroi de matériel de santé curative dépendant du Secrétariat à la Santé de l'Etat. Les pouvoirs publics ne nous accordaient aucun crédit, ni financier, ni matériel, ni même moral.

Maintenant, nous sommes une association reconnue officiellement par les pouvoirs publics. Nous avons désormais un statut juridique et des droits. Notre tâche sera désormais de défendre l'un et l'autre, et de faire que les pouvoirs publics les respectent.

Former une association représente un atout majeur pour la pérennité du projet. Avec la création de l'A.C.S.M., ce sont 9 personnes qui ont été élues parmis les agents de santé, les matrones ou représentants de santé, pour constituer l'équipe de direction de l'association. La formation de cette équipe et son bon fonctionnement sont deux éléments indispensables à la continuité du projet. Après mon départ, c'est cette équipe qui assurera les différentes tâches nécessaires à la poursuite, au maintien du projet.

Un atout pour la protection maternelle et infantile à Morros

Face à l'inacceptable mortalité infantile, à l'indifférence des pouvoirs publics, la Conférence nationale des Evêques du Brésil a décidé en 1984, de mettre en place un programme d'accompagnement des femmes enceintes et des enfants de 0 à 6 ans. Ce programme, élaboré par l'Eglise catholique du Brésil, constitue ce qu'on appelle la Pastorale de l'enfance et réalise des actions de santé en faveur de la femme enceinte et de l'enfant, actions reconnues par le Ministère de la Santé.

La Pastorale de l'enfance, si elle recherche avant tout la diminution de la mortalité infantile et aussi maternelle, ne s'y limite pas. Elle souhaite en effet la transformation des relations enfants/parents, par la responsabilisation de ces derniers quant au développement physique et moteur de l'enfant. Enfin, elle ne cherche pas seulement à agir au sein de la famille, mais se veut défenseur des droits et besoins de ceux dont elle a la charge. Elle agit pour cela auprès des pouvoirs publics et du Ministère de la Santé.

La Pastorale de l'enfance a mis en place 5 actions de base: l'accompagnement spécifique des femmes enceintes, la valorisation de l'allaitement maternel, le suivi du développement physique et moteur de l'enfant, la lutte contre les diarrhées et la déshydratation, les vaccinations. Ces différents thèmes sont développés au cours de réunions mensuelles avec les parents et les enfants, thèmes qui, selon les nécessités individuelles, sont repris lors de visites à domicile.

Ces activités de la Pastorale de l'enfance se réalisent sous la responsabilité d'un coordinateur communau-

taire, une personne du lieu bénévole, acceptant de suivre les formations et d'être disponible pour transmettre les informations acquises aux parents, et accompagner le développement santé des femmes enceintes et des enfants de 0 à 6 ans.

Il est évident que le programme de la Pastorale de l'enfance, récemment implanté à Morros, ne peut encore offrir un réel éventail d'activités. Cependant, certaines activités ont été particulièrement privilégiées et développées. Il s'agit notamment des activités préventives et éducatives pour les femmes enceintes, et surtout des activités relatives à l'alimentation.

*«Sacudindo a barriga»**... La parole aux matrones

Pour la deuxième fois à São Luis, capitale de l'Etat du Maranhão, fut organisée une rencontre de matrones (sages-femmes traditionnelles) et, pour la première fois, 11 matrones de Morros y participèrent.

Ces femmes de l'ombre, à l'incontestable mérite, réalisent plus de la moitié des accouchements, parfois jusqu'à 70 ou 80% d'entre eux, sans pour autant être légalement reconnues. La plupart deviennent matrones par nécessité, non par choix, accouchant parfois, très jeunes, leur propre mère, leur voisine. On aide une fois, deux fois, et puis après, on vous appelle pour chaque accouchement, et vous apprenez le plus souvent en pratiquant, parfois en assistant une vieille matrone fatiguée, rarement au travers d'une formation. Sans formation ni matériel, elles ne pratiquent cet «art» qu'à force de courage et de dévouement. Courage pour laisser leur maison pendant 1 à 5 jours, affronter de longues heures de route à pied ou à dos de mules, sous le soleil ou la pluie, de jour comme de nuit, puis des heures de veille, de préoccupations, de nombreux efforts physiques et nerveux. Lorsque tout se passe bien, leur meilleur «salaire» sera la joie des parents, et le sourire de l'enfant, auxquels s'ajouteront selon les cas, un peu de savon, de café, de sucre, rarement un peu d'argent. En cas de problème, la matrone doit affronter la famille qui retarde souvent la prise de décision, celle du départ pour l'hôpital, on compte trop sur la matrone pour faire des miracles, et c'est parfois trop tard lorsque l'on parvient à l'hôpital. Il faut alors que la matrone affronte le médecin. Si celui-ci est intelligent et compréhensif, il l'écoutera, la conseillera, mais c'est trop souvent le contraire qui se produit. Dans de telles circonstances, les matrones sont le bouc émissaire idéal des familles du S.U.S. Analphabètes, elles ne savent pas se défendre et la loi elle-même est contre elles.

Et pourtant, que ferait la société sans ces femmes, les services santé existants ne suffisent déjà pas à répondre à la demande actuelle. Mais reconnaître officiellement l'existence des sages-femmes traditionnelles, ça n'intéresse ni les pouvoirs publics, ni les dirigeants du pays, cela coûterait beaucoup trop cher d'officialiser ce service santé. Qui dit reconnaissance, dit droits à la formation, matériel, salaire, protection sociale, etc. Tant qu'il y aura des matrones pour faire le travail sans rien réclamer, pourquoi changer les choses?...

Mais voilà, les matrones ont décidé de sortir de l'ombre, de briser le silence qui niait leur existence et les accusations qui les bafouaient, de faire entendre leur voix pour conter leur histoire de femme, de matrone, pour dire le lot de souffrances que cela comporte, dire aussi leur fierté, leur joie d'être qui elles sont, dans un parler simple et humble.

Cette rencontre avec 300 d'entre elles aura eu le mérite de leur donner la parole. Outre les temps de formation toujours appréciés par ces femmes assoiffées de connaissances, la situation des matrones a été largement débattue, et des revendications, des propositions d'organisation ont germé.

Pour les 11 matrones de Morros qui ont participé, cette rencontre fut un temps très apprécié. Elles se sont senties beaucoup plus fortes, par le fait de découvrir tant d'autres femmes partageant les mêmes difficultés, les mêmes besoins, par le fait aussi qu'on leur prête attention (présence d'hommes politiques, de journaux, radio et TV). Elles sont reparties avec du baume au cœur, la certitude que la lutte vaut la peine, et la ferme intention de ne pas perdre l'espace de parole conquis grâce au projet santé A.C.S.M. de Morros.

Cela dit, je garderai présent à l'esprit cette phrase de Jacques Maritain: «*Le principal n'est pas de réussir, ce qui ne dure jamais, mais d'avoir été là, ce qui est ineffaçable.*»

*Du verbe sacudir: secouer. et barriga: ventre: titre de la rencontre des matrones

Lettre d'Haïti

par Anne et Georges Hémery

Les conditions de vie n'ont pas trouvé d'amélioration réelle. La monnaie haïtienne ne cesse de baisser par rapport au dollar US, ce qui entraîne une hausse des prix. Les changements prévus se font avec beaucoup de lenteur et de difficultés. Si les personnes ont changé dans les structures de l'Etat, les mentalités, les relations de pouvoir restent les mêmes. Les vieux démons de la corruption, de l'oppression, de la passivité face à l'injustice sont toujours bien vivants et même les proches du Président Aristide tombent dans leurs pièges.

L'aide promise par les autres pays pour le redémarrage d'Haïti est soumise à toutes sortes de conditions: il faut qu'Haïti entre dans le système économique imposé par la Banque Mondiale et le FMI, comprenant la privatisation des entreprises d'Etat et avant tout le remboursement de dettes faites pendant la période du coup d'Etat! On ne voit pas ce que ce système néo-libéral, par lequel Haïti semble obligé de passer, va apporter de positif aux classes défavorisées.

Ce climat d'inquiétude est aussi entretenu par l'approche des élections présidentielles qui doivent avoir lieu le 17 décembre. Le mandat d'Aristide arrive en effet à son échéance en février prochain. Le secteur populaire est très divisé car une partie demande qu'Aristide reste encore pour 3 ans, en remplacement des années passées en exil; le reste souhaite des élections dans le respect de la Constitution et pour consolider le processus démocratique en Haïti. De plus, il reste beaucoup de civils armés (anciens militaires ou macoutes) qui sont très hostiles aux changements et nostalgiques de la dictature. Il y a donc des tensions et beaucoup craignent des désordres et violences autour des élections. La plupart des écoles ont prévu d'avancer le début des vacances de Noël au 15 décembre pour que les classes se terminent avant le week-end électoral.

Le constat de ces problèmes qui nous dépassent peut nous porter au découragement. Mais c'est en côtoyant des Haïtiennes et Haïtiens courageux qui, comme dit l'expression créole, «battent l'eau pour en faire du beurre» et dans le travail de tous les jours que nous pouvons voir des signes positifs et des petites actions qui nous permettent de voir l'avenir avec espoir:

– Les parents d'élèves commencent à s'impliquer et se réunissent pour instaurer un dialogue et une collaboration plus forts entre l'école et les parents, pour que la responsabilité de l'éducation ne repose pas seulement sur l'école.

– Pour lutter contre la violence, une réflexion a commencé au sein des professeurs sur les moyens de faire appliquer la discipline sans avoir recours aux coups, ceci malgré l'avis de certains parents qui ne connaissent que cette «méthode éducative».

– Dans le cadre d'une action de l'Avent, les élèves font un signe concret de solidarité envers l'un des leurs atteint d'une maladie cardiaque qui nécessite une intervention à l'étranger: malgré leurs pauvres moyens, ils se cotisent pour pouvoir acheter une valise pour le voyage.

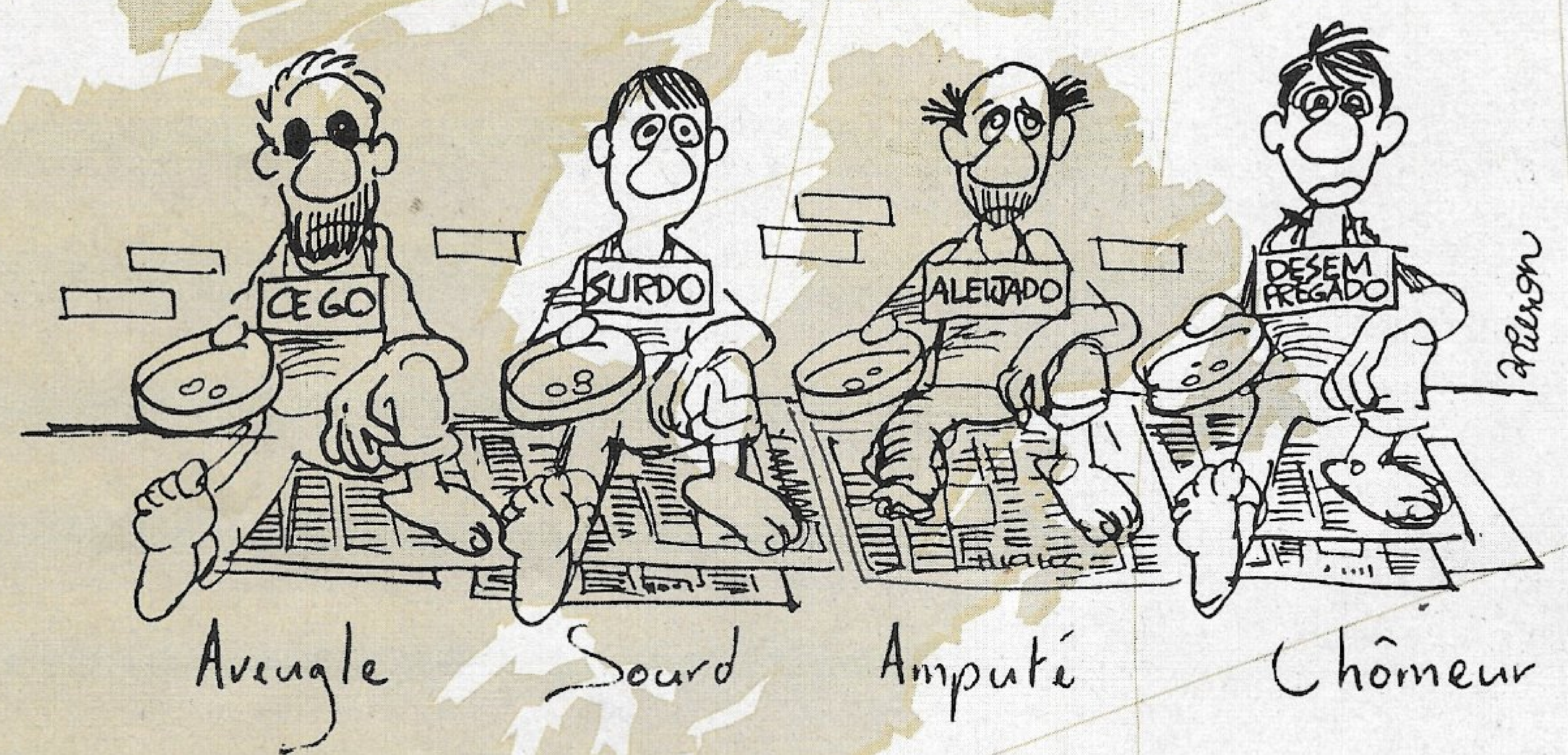
– La collaboratrice haïtienne que l'on cherchait pour me remplacer à la tête de l'école a été trouvée et a commencé son travail en novembre. Peu à peu, elle se met au courant des différentes tâches et se prépare à assumer les différentes responsabilités de l'école après mon départ.

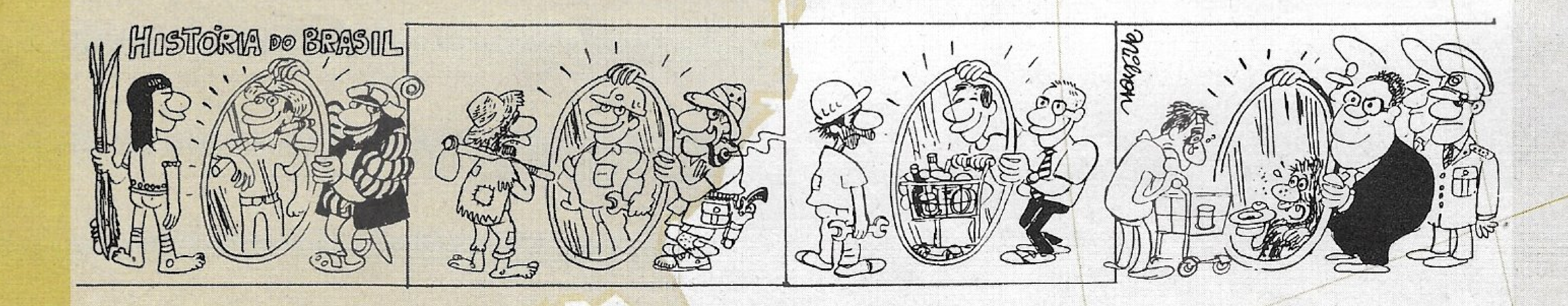
Pour continuer avec le positif, il faut ajouter que si dans le climat général tout n'est pas aussi voyant, des amélioration sont visibles quand même. Les amas d'immondices que nous avions l'habitude de voir à travers la capitale sont en nette régression. La population a retrouvé le plaisir de rester dans les rues jusqu'à des heures bien avancées de la nuit, ce qui prouve que la sécurité s'est sensiblement améliorée. La réfection de certains axes routiers et des rues de la capitale est en cours. L'électricité bien que n'étant pas donnée vingt-quatre heures sur vingt-quatre est très régulière, de douze à vingt heures par jour.

Tout cela nous amène à rester confiant en l'avenir, même si la situation économique des gens n'a fait que s'empirer ces derniers mois. La communauté internationale en faisant pression pour qu'Haïti entre dans le néo-libéralisme oublie que la société de consommation chère aux pays du Nord n'est accessible qu'à une minorité dans ce pays. Haïti ne pourra sortir de son marasme que si la communauté internationale lui donne les moyens et participe effectivement à l'aide au développement de ce pays. Cela veut dire renforcer l'agriculture et les structures de ce pays plutôt que de noyer le pays de produits étrangers inaccessibles à une grande partie de la population et de faire venir des experts internationaux qui n'ont pas l'approche des réalités du pays. Si les Haïtiens ont énormément de travail à faire pour améliorer leurs conditions de vie, nous autres étrangers devrons leur laisser le choix de leur société et ne pas leur imposer un système qu'ils ne comprennent pas. Il serait bon que les étrangers vivant, travaillant et investissant en Haïti n'oublient pas qu'ils sont des étrangers et qu'ils doivent se familiariser au système haïtien, plutôt que ce soit l'inverse qui se passe.

J'aimerais que beaucoup de gens comprennent que l'aide humanitaire doit se faire en urgence et être remplacée par une aide au développement sitôt l'urgence écartée. On n'aidera jamais un pays en lui donnant nos excédents; on se donne bonne conscience, mais aussi on favorise une dépendance qui fait qu'après on se trouve confronté à une grande apathie des pays qui se sont fait aider pendant de nombreuses années.







Rédaction

Av. Juste-Olivier 11
CH-1006 Lausanne
CCP 10-10580-2

FSF

Frères sans frontières
Case postale 129
CH-1709 Fribourg
CCP 17-7786-4

GVOM

B. Faidutti-Lueber
R. Henri-Mussard 6
CH-1208 Genève
CCP 10-20968-7

EIRÉNÉ

Service chrétien international pour la paix
Comité suisse CP 2262
CH-2302 La Chaux-de-Fonds
CCP 23-5046-2

Changement d'adresse

Prière de l'annoncer directement au mouvement concerné

«Interrogation» paraît huit fois par année

Il est adressé aux membres de nos organismes selon les statuts

Impression:

Imprimerie Glasson SA – Rue de la Léchère 10 – CH-1630 Bulle

JAB – 1033 CHESEAUX-SUR-LAUSANNE